

Berbères, qu'ils appellent aussi « *Schâwie (pasteurs)* »; pour nous, nous les nommons *Berbères* ou *Kabyles*. A en juger par son idiôme, ce peuple ne se rattache à aucune autre race connue. A l'époque des prospérités de Carthage, si l'on excepte toutefois ceux qui vivaient dans les alentours immédiats de la ville ou qui se tenaient le long de la côte, les Numides avaient su se maintenir indépendants. Mais tout en s'obstinant dans leur genre de vie pastorale ou équestre, comme font les habitants actuels de l'Atlas, ils avaient reçu l'alphabet phénicien et les rudiments de la civilisation phénicienne (p. 15), et souvent leurs *scheiks* faisaient élever leurs fils à Carthage et s'alliaient par mariage avec les Carthaginois. Comme il n'entraît point dans la politique de Rome d'avoir des possessions et des établissements en propre en Afrique, elle préféra y favoriser l'essor d'une puissance trop peu considérable encore pour n'avoir pas besoin de protection, assez forte déjà pour comprimer Carthage abattue, réduite à son territoire africain, et pour lui rendre tout libre mouvement au dehors impossible. Les princes indigènes donnaient le moyen cherché. A l'heure des guerres d'Hannibal les peuples du nord de l'Afrique obéissaient à trois grands chefs ou rois, traînant à leur suite une multitude d'autres princes feudataires, selon la coutume locale. Le roi maure *Bocchar* venait le premier. Ses États allaient de l'océan Atlantique au fleuve *Molochath* (auj. l'*Oued M'louia*, sur la frontière marocaine de l'Algérie). Après lui, on rencontrait Syphax, roi des *Massaesyliens*, maître de la contrée située entre la *M'louia* et le cap *Percé*¹, s'étendant, comme on voit, sur les deux provinces actuelles d'*Oran* et d'*Alger*. Le troisième enfin n'était autre que Massinissa, le roi des *Massyles*, dont le territoire allait

¹ [*Tretum* ou *Tritum promontorium* : aj. cap *Boujaroun* entre *Djidjelli* et *Bône*].

du cap *Percé* à la frontière de Carthage (province de *Constantine*). Le plus puissant d'entre eux, Syphax, roi de *Siga* [près de l'embouchure de la *Tafna*] avait été vaincu durant la dernière guerre punique. Emmené captif en Italie, il y était mort dans sa prison, et la plus grande partie de son vaste royaume avait passé dans les mains de Massinissa. En vain *Vermina*, son fils, qui à force d'humbles supplications avait obtenu des Romains la restitution d'une parcelle des États paternels (554), avait tenté de ravir à l'allié plus ancien et préféré de la République le titre fructueux d'exécuteur des hautes œuvres contre Carthage; il n'avait rien pu gagner de plus. Massinissa fut donc le vrai fondateur du royaume numide. Choix ou hasard, jamais l'homme qu'il fallait à la situation n'a été mieux trouvé. Sain et souple de corps jusque dans sa vieillesse, sobre et calme comme un Arabe, supportant sans peine les plus dures fatigues; comme lui épiant, immobile à la même place, du matin jusqu'au soir, ou chevauchant sans interruption vingt-quatre heures de suite: éprouvé comme soldat ou général dans les vicissitudes aventureuses de sa jeunesse, et sur les champs de bataille de l'Espagne; possédant à fond l'art plus difficile d'imposer la règle dans sa nombreuse maison, et de maintenir l'ordre dans ses états; également prêt à se jeter, sans nulle honte, aux pieds d'un protecteur plus puissant, ou à marcher sans pitié sur le corps de son ennemi plus faible: de plus, connaissant à fond la situation de Carthage, où il avait été élevé et avait fréquenté les plus notables maisons; rempli enfin d'une haine amère et toute africaine contre ses anciens oppresseurs, cet homme remarquable fut l'âme du mouvement de son peuple dans sa voie de transformation. En lui s'étaient incarnés les vertus et les vices de sa race. La fortune le seconda en tout et lui laissa le temps d'accomplir son œuvre. Il mourut dans la quatre-vingt-

200 av. J.-C.

Massinissa.

238-149 av. J.-C.

Accroissement
et civilisation
des Numides

dixième année de sa vie (516-605), dans la soixantième de son règne, conservant jusqu'au bout ses forces physiques et intellectuelles, laissant un fils âgé d'une année, et le renom de l'homme le plus vigoureux, du meilleur et du plus heureux roi de son siècle. Nous avons fait voir déjà la partialité calculée des Romains dans la conduite de leur politique africaine, et comment Massinissa, mettant ardemment à profit leur bonne volonté tacite, agrandissait tous les jours son royaume aux dépens de Carthage. Toute la région de l'intérieur jusqu'à la limite du désert se rangea comme d'elle-même sous son sceptre : la vallée supérieure du Bagradas (*Medjerdah*) avec la ville de *Vaga* se soumit à lui : il étendit ses conquêtes jusque sur la côte à l'est de Carthage et s'empara de la *Grande Leptis*, l'antique colonie de *Sidon* [*Lébédah*], et d'autres pays circonvoisins. Son royaume allait de la frontière mauritanienne à celle de la *Cyrénaïque*, et enveloppait de tous les côtés le domaine réduit de Carthage ; les Phéniciens étaient comme étouffés par lui. Nul doute qu'il ne vit dans Carthage sa future capitale : témoin le parti libyen que nous y avons déjà vu à l'œuvre. Mais ce n'était point seulement par la perte de son territoire que la métropole phénicienne avait souffert. A l'instigation de Massinissa les pasteurs de la Libye étaient devenus un autre peuple : imitant l'exemple de leur prince qui élargissait partout les travaux de l'agriculture, et laissa d'immenses domaines en plein rapport à chacun de ses fils, les Numides se fixèrent sur le sol, et entamèrent aussi le travail de leurs champs. En même temps que de ses nomades il faisait des citoyens, il changeait ses hordes de pillards en bataillons de soldats, dignes désormais de combattre à côté des légions romaines, et à sa mort, il légua à son successeur un trésor richement rempli, une armée bien disciplinée et même une flotte. *Cirta* (*Constantine*), sa résidence

royale était devenue la florissante capitale d'un puissant état, l'un des grands centres de la civilisation phénicienne que le roi Berbère s'appliquait à propager, en vue de l'empire carthaginois-numide auquel tendait son ambition. Les Libyens, avant lui opprimés, se relevaient à leurs propres yeux : la langue, les mœurs nationales reconquirent leur terrain dans les vieilles villes phéniciennes et jusque dans *Leptis la Grande*. Le simple Berbère se sentit l'égal du Phénicien et bientôt son supérieur, sous l'égide de la République : un jour les envoyés de Carthage à Rome s'entendirent répondre qu'ils n'étaient que des étrangers, et que le pays appartenait aux Libyens. Enfin l'on trouve la civilisation nationale et phénicienne vivace encore et puissante dans le nord de l'Afrique jusque sous le niveau des empereurs de Rome : elle devait moins assurément à Carthage qu'aux efforts de Massinissa.

En Espagne, les villes grecques et phéniciennes de la côte, *Empuries* (*Ampurias*), *Sagonte*, *Carthagène*, *Malaca*, *Gadès*, se soumirent d'autant plus volontiers à la domination romaine que laissées à elles-mêmes, elles eussent eu peine à se défendre contre les indigènes. Par les mêmes raisons, *Massalie*, quoiqu'autrement forte et grande, se rattacha sans hésiter et étroitement à la République. Lui servant tous les jours de station entre l'Italie et l'Espagne, elle avait dans Rome une puissante protectrice assurée. Mais les indigènes d'Espagne donnèrent incroyablement à faire aux Romains. Non qu'il n'y eût à l'intérieur du pays quelques éléments de civilisation propre, et dont nous ne saurions d'ailleurs suffisamment retracer le tableau. Nous trouvons chez les Ibères une écriture nationale au loin répandue, qui se divise en deux branches principales : celle d'en deçà de l'Èbre et celle de l'Andalousie. L'une et l'autre se subdivisant sans doute en une foule de ra-

L'Espagne.
Sa civilisation.

meaux, remontaient jusque dans les temps anciens et se renouaient à l'ancien alphabet grec plutôt qu'à celui des Phéniciens. On rapporte que les *Turdétans* (pays de *Séville*) possédaient d'antiques chants, un code de lois versifiées contenant six mille vers, et des annales historiques. Ce peuple était assurément l'un des plus avancés parmi tous les autres : il était aussi l'un des moins belliqueux, et ne faisait la guerre qu'avec des soldats mercenaires. C'est à la même contrée que s'appliquent les récits de Polybe, lorsque parlant de l'état florissant de l'agriculture et de l'élève des bestiaux chez les Espagnols, il raconte que faute de débouchés suffisants le blé et la viande y étaient à vil prix, et énumère les magnificences des palais des rois, avec leurs vases d'or et d'argent remplis de « vin d'orge. » Une partie de l'Espagne, tout au moins, s'appropriâ rapidement les usages de la civilisation romaine, et même se latinisa de meilleure heure que les autres provinces transmaritimes. Les bains chauds par exemple, sont dès cette époque dans les habitudes des indigènes, à l'instar de l'Italie. Il en est de même de la monnaie romaine : nulle part hors de l'Italie elle n'entre aussi vite dans la circulation usuelle, et la monnaie frappée en Espagne l'imite et la prend pour type, ce dont les riches mines d'argent locales donnent aisément l'explication. « L'argent d'Osca » (*Huesca* en Aragon), ou le *denier espagnol* avec légende en langue ibère est mentionné dès 559, et son monnayage en effet ne peut avoir commencé beaucoup plus tard, puisqu'il est l'exacte copie de l'ancien *denier romain*. Mais s'il est vrai que dans le sud et dans l'est, les indigènes avaient ouvert en quelque sorte le chemin à la civilisation et à la domination romaines, et si elles s'y implantèrent sans obstacle, il n'en fut point ainsi, tant s'en faut, dans l'ouest, dans le nord et à l'intérieur du pays. Là les nombreuses et

495 av. J.-C.

rudes peuplades se montraient absolument réfractaires. A *Intercatia* [non loin de *Palencia* (*Palantia*), chez les *Vaccéens*, dans la *Tarraconaise*] par exemple, l'usage de l'or et de l'argent était ignoré encore vers l'an 600. Elles ne s'entendaient ni entre elles, ni avec les Romains. La hauteur chevaleresque de l'esprit chez les hommes, et au moins autant chez les femmes, formait le trait caractéristique de ces libres Espagnols. En envoyant son fils au combat, la mère l'enflammait par le récit des exploits des aïeux, et la jeune fille allait spontanément offrir sa main au plus brave. Ils pratiquaient les duels, soit pour remporter le prix de la valeur guerrière, soit pour vider leurs litiges. Les questions d'héritage entre les princes, parents du chef défunt, étaient ainsi tranchées.

454 av. J.-C.

Fréquemment, un guerrier illustre sortait des rangs et s'en allait devant l'ennemi provoquer, en l'appelant par son nom, un adversaire choisi : le vaincu laissait au vainqueur son épée et son manteau, et parfois concluait avec lui le pacte d'hospitalité. Vingt ans après les guerres d'Hannibal, la petite cité celtibère de *Complega* (vers les sources du Tage) fit savoir au général des Romains qu'elle réclamait par chaque homme tombé dans la bataille un cheval et un manteau, ajoutant qu'il lui en coûterait cher s'il refusait. Excessifs dans leur fierté et leur honneur militaire, beaucoup ne voulaient pas survivre à la honte de se voir désarmés. Avec cela, toujours prêts à suivre le premier recruteur venu, à aller jouer leur vie dans la querelle des étrangers : témoin ce message qu'un Romain, qui les savait par cœur, expédia un jour à une bande de Celtibères, à la solde des Turdétans : « Ou retournez chez vous, ou passez au service de Rome avec double paye, ou fixez le lieu et le jour pour le combat ! » Que si nul ne venait les acheter, ils se réunissaient en bandes et allaient guerroyer pour leur compte, ravageant les contrées où

régnait la paix, prenant et occupant les villes, absolument comme les brigands de Campanie. Telle était l'insécurité, la sauvagerie des régions de l'intérieur qu'on regardait chez les Romains comme une peine rigoureuse d'être interné dans l'ouest de Carthagène, et qu'au moindre trouble sur un point de la contrée les commandants romains dans l'*Espagne ultérieure* ne se mouvaient plus sans une escorte sûre, comptant parfois jusqu'à six mille hommes. En veut-on une autre preuve? Empuries, à la pointe occidentale des Pyrénées, formait une double ville gréco-espagnole, où les colons grecs vivaient côte à côte avec leurs voisins. Installés tous sur une presqu'île séparée de la cité espagnole, du côté de la terre, par une forte muraille, ils y plaçaient chaque nuit, pour la garder, le tiers de leurs milices civiques, et à la porte unique, un de leurs premiers magistrats se tenait à toute heure. Nul Espagnol n'avait l'entrée : les Grecs n'apportaient les marchandises à vendre aux indigènes que sous bonne et solide escorte.

Guerres
entre les Romains
et
les Espagnols.

C'était une rude tâche que s'imposaient les Romains, à vouloir dompter et civiliser quand même ces peuples turbulents, amoureux des combats, ardents déjà à la façon du *Cid*, et emportés comme *Don Quichotte*. Militairement parlant, l'entreprise n'offrait pas de grandes difficultés. Sans nul doute, les Espagnols avaient fait voir derrière les murailles de leurs villes ou à la suite d'Hannibal, qu'ils n'étaient point de méprisables adversaires : souvent ils firent reculer ou ébranlèrent les légions, quand leurs colonnes d'attaque se lançaient sur elles, terribles et armées de la courte épée à deux tranchants que les Romains leur empruntèrent plus tard. S'ils avaient pu se soumettre à la discipline; s'ils avaient eu quelque cohésion politique, ils eussent été assez forts, peut-être, pour repousser victorieusemen-

l'envahisseur venu de l'étranger : mais leur bravoure était celle du *guerillero* et non celle du soldat, et le sens politique leur faisait absolument défaut. Il n'y eut jamais chez eux ni la guerre ni la paix, à vrai dire, comme le leur reprochera César un jour : en paix, ils ne se tinrent jamais tranquilles ; en guerre, ils se comportèrent toujours mal. Les généraux de Rome culbutaient aisément les bandes d'insurgés auxquelles ils avaient affaire : mais l'homme d'État romain ne savait où se prendre pour apaiser leurs incessantes révoltes et leur donner la civilisation : tous les moyens employés n'étaient que des palliatifs, dès que hors d'Italie on ne voulait pas encore, à l'époque où nous sommes, avoir recours au seul et unique procédé qui eût pu être efficace, à la colonisation latine sur une grande échelle.

Le pays acquis par Rome au cours des guerres d'Hannibal se divisait naturellement en deux vastes régions : l'ancien domaine de Carthage, comprenant les provinces modernes d'*Andalousie*, de *Grenade*, de *Murcie* et de *Valence*; et la région de l'Èbre, ou la *Catalogne* et l'*Aragon* actuels, station principale des armées romaines durant la seconde guerre punique. Ces deux contrées formèrent plus tard les noyaux des deux *Provinces ultérieure* et *citérieure*. Quant à l'intérieur du pays, où sont aujourd'hui l'une et l'autre *Castille*, les Romains lui donnaient le nom de *Celtibérie*. Ils voulurent aussi le conquérir pied à pied, se contentant de tenir en bride les habitants de l'ouest, les *Lusitaniens* entre autres (*Portugal* et *Estramadure*), et de les repousser quand ils envahissaient l'Espagne romaine. Restaient les peuples de la côte septentrionale, les *Galléques*, les *Asturiens* et les *Cantabres* [*Galice*, *Asturie* et *Biscaye*] : ceux-là, Rome les laissa complètement de côté.

Corps permanent
d'occupation.

Mais pour se maintenir et se fortifier dans les conquêtes récentes, il fallait une armée permanente d'occupation : le gouverneur de l'Espagne citérieure avait entre autres à tenir en bride les Celtibères, et celui de l'Espagne ultérieure à repousser chaque année les attaques des Lusitaniens. Il devint nécessaire d'avoir constamment sur pied quatre fortes légions, soit environ 40,000 hommes, sans compter les milices du pays soumis qui venaient s'y joindre, et les renforcer sur les réquisitions des Romains : mesure nouvelle et sous un double rapport fort grave. Entreprenant pour la première fois du moins, sur une vaste échelle et d'une façon continue, l'occupation de toute une populeuse contrée, il fallut, pour y pourvoir, allonger le temps du service des légionnaires. N'envoyer les troupes en Espagne que dans les conditions du congé ordinaire, alors que les exigences de la guerre étaient purement transitoires; ne garder les hommes dans les cadres que pour un an, par exemple, comme il était d'usage, sauf dans les guerres difficiles et dans les expéditions importantes, c'eût été aller à l'encontre des nécessités réelles de la situation; c'eût été laisser presque sans défense ces fonctionnaires préposés à des gouvernements éloignés au delà des mers, en butte à des révoltes continuelles. Retirer les légions était chose impossible : les licencier par masses était chose au plus haut point périlleuse. Les Romains commencèrent à sentir que l'établissement de la domination d'un peuple sur un autre ne coûte point cher seulement à celui qui porte les chaînes, mais aussi à celui qui les impose. On murmurait tout haut dans le Forum contre les odieuses rigueurs du recrutement pour l'Espagne. Quand les chefs de corps se refusèrent, et avec raison, au licenciement de leurs légions après le temps expiré, il y eut des émeutes, et les soldats menacèrent de quitter l'armée, malgré toutes les défenses.

Pour ce qui est des opérations même de la guerre, on peut dire qu'elles n'avaient qu'une importance secondaire. Elles recommencent après le départ de Scipion (p. 218), et durent pendant tout le temps de la lutte avec Hannibal. Quand la paix est conclue avec Carthage (553), le calme se fait aussi dans la Péninsule; mais il est bien vite troublé. En 557 une insurrection générale met le feu aux deux provinces : le gouverneur de l'Espagne citérieure se voit serré de près; celui de l'Espagne ultérieure est battu complètement et tué. Tout est à recommencer. Un habile préteur, *Quintus Minucius* a pu parer au premier danger, mais le Sénat juge prudent d'envoyer sur les lieux un consul. C'était *Marcus Caton* (559). A son arrivée à Empories, il trouve la province en deçà de l'Èbre inondée d'insurgés : à peine, avec la place où il débarque, s'il reste encore à l'intérieur un ou deux châteaux qui tiennent encore. L'armée consulaire livre bataille aux révoltés : après une lutte sanglante et corps à corps, la tactique romaine l'emporte, grâce à des réserves sagement ménagées, et qui entrent en ligne au moment décisif. Toute la Citérieure se soumet, soumission qui n'en est point une, car au bruit du départ du consul pour l'Italie, le soulèvement recommence, mais la nouvelle était fausse. Caton écrase rapidement les peuplades deux fois coupables de révolte : il vend en masse les captifs comme esclaves; ordonne le désarmement de tous les Espagnols de la province. Enfin toutes les villes indigènes, des Pyrénées au Guadalquivir, reçoivent l'ordre d'abattre leurs murailles le même jour. Dans l'ignorance où chacune était de l'universalité de la mesure; n'ayant d'ailleurs point le temps de se reconnaître et de se concerter elles obéissent presque toutes, et s'il en est quelques unes qui résistent, à la vue des Romains se présentant en armes, elles n'osent affronter les maux d'un assaut.

201 av. J.-C.
197.

195.
M. Caton.

— Ces moyens énergiques produisirent un effet durable. Néanmoins il ne se passa guère d'année où il ne fallut dans la province soi-disant « pacifiée » réduire encore quelque vallée, quelque forteresse perchée sur un rocher. Les incursions continuelles des Lusitaniens dans l'Espagne ultérieure donnèrent aussi maille à partir aux Romains, parfois battus dans de rudes rencontres. En 563, par exemple, leur armée dut abandonner son camp après avoir perdu nombre de soldats, et s'en venir au plus vite en pays ami. Après deux victoires, remportées l'une en 565 par le consul *Lucius Æmilius Paullus*, l'autre plus considérable encore, où se signala au delà du Tage la bravoure d'un autre préteur, *Gaius Calpurnius* (569), les Lusitaniens se tinrent pour quelque temps tranquilles.

En deçà de l'Èbre, la domination des Romains sur les Celtibères, simplement nominale jusque là, s'affermir par les efforts de *Quintus Fulvius Flaccus*, qui les défit tous en 573, et réduisit les cantons les plus voisins, et par les efforts surtout de *Tiberius Gracchus* son successeur (575-576). Celui-ci soumit trois cents villes ou villages, mais sa douceur et son habileté lui profitant mieux encore que la force, il établit enfin d'une manière durable l'empire de Rome sur ces fières et droites natures. Le premier il sut amener les notables de la nation à prendre du service dans les rangs des légionnaires : il se créa parmi eux une clientèle ; assigna des terres aux bandes errantes, ou les réunit dans les villes (témoin la cité espagnole de *Graccurris* [l'ancienne *Illurcis*¹] à laquelle il avait donné son nom romain). C'était là le meilleur remède à la piraterie de terre ! Enfin il régla par de justes et sages traités les

¹ [Chez les *Vascons*, dans la *Tarraconaise*, auj. *Corella*, en *Navarre*, près de l'Èbre. — V. Tite Live, *Epitom.* 41.]

rappports entre les divers peuples et les Romains, arrêtant ainsi dans leur source les insurrections futures. Sa mémoire resta vénérée, et malgré de fréquents et partiels tressaillements, on peut dire qu'après lui la Péninsule, relativement du moins, a connu le repos.

Tout en ressemblant à l'administration de la Sardaigne et de la Sicile, celle des deux provinces espagnoles ne fut cependant point identique. Ici comme là, le pouvoir suprême fut confié à deux proconsuls, pour la première fois nommés en 557. Cette même année les frontières furent délimitées, et l'organisation administrative complétée dans l'une et l'autre Espagne. La loi *Bœbia* (562?) décida sagement que les préteurs pour la Péninsule seraient à l'avenir nommés pour deux ans : malheureusement les compétitions croissantes en vue des hauts emplois, et la jalousie du Sénat à l'encontre des hauts fonctionnaires, empêchèrent son application régulière : la biennalité des préteurs resta l'exception, même dans ces provinces lointaines, difficiles à connaître pour l'administrateur ; et tous les douze mois le préteur en charge se voyait dépossédé par l'effet d'une mutation intempestive. Toutes les cités soumises étaient tributaires : mais au lieu des dîmes et péages réclamés aux Siciliens et aux Sardes, les Romains, faisant ce que les Carthaginois avaient fait avant eux, levaient sur les peuplades et les villes d'Espagne des taxes fixes en argent ou d'autres redevances en nature. Seulement, sur la plainte des intéressés, le Sénat défendit en 583 de les percevoir à l'avenir par la voie des réquisitions militaires. Les prestations en céréales étaient fournies contre indemnité : les préteurs ne pouvaient réclamer que le vingtième de la récolte, et de plus, le même sénatus-consulte interdisait à l'autorité suprême locale de fixer toute seule le tarif de la valeur en taxe. En revanche et par une mesure toute

Administration
de l'Espagne.

197 av. J.-C.

192.

171.

191 av. J.-C.

189.

185.

181.

279-178.
Tiberius
Gracchus.

différente de celles prises ailleurs et notamment dans la tranquille Sicile, les Espagnols eurent à fournir leurs contingents aux armées, contingents soigneusement réglés par les traités. Souvent aussi leurs villes reçurent le droit de battre monnaie, tandis qu'en Sicile, au contraire, Rome se l'était réservé à titre régalien. Ici, elle avait trop besoin du concours de ses sujets, pour ne pas leur donner les institutions provinciales les plus douces, et y conformer de même son administration. Parmi les cités les plus favorisées, on comptait d'abord les villes maritimes de fondation grecque, phénicienne ou romaine même, comme Gadès, Tarragone, colonnes et soutiens naturels de son empire. Rome les avait admises à titre tout particulier dans son alliance. — Somme toute, financièrement et militairement parlant, l'Espagne coûtait à la République plus qu'elle ne rapportait, et l'on peut se demander pourquoi elle ne s'était pas débarrassée de son onéreuse conquête, alors que les conquêtes transmaritimes ne cadraient manifestement point encore avec les visées de sa politique extérieure. Sans doute, elle avait pris en grande considération les intérêts du commerce croissant, les richesses de l'Espagne en minerais de fer, ses mines d'argent plus riches encore et depuis longtemps fameuses jusque dans l'Orient¹; elle s'en était emparée, comme Carthage avant elle, et Marcus Caton, lui-même, en avait organisé l'exploitation (559). Mais la raison déterminante de son occupation directe est à mon sens celle-ci. Il n'y avait point en Espagne de puissance intermédiaire, comme la république massaliote dans les Gaules, comme

195 av. J.-C.

¹ *Macchab.*, I, 8, 3: « Il (Judas) avait encore appris tout ce qu'ils (les Romains) avaient fait dans l'Espagne; de quelle manière ils avaient encore réduit en leur puissance les mines d'or et d'argent qui sont en ce pays là, et avaient conquis toutes ces provinces par leur conseil et leur patience. » [Lemaistre de Sacy.]

le royaume numide en Libye. Or, abandonner la Péninsule à elle-même, c'eût été l'offrir de nouveau à l'ambition d'une autre famille de Barcides, et des aventuriers qui ne manqueraient pas d'accourir aussitôt pour s'y tailler un empire!